

## Nora Mitrani et *La Raison Ardente*

Celle dont je vais vous parler aujourd'hui, à travers un de ses rares écrits, *La Raison ardente*, que j'ai eu, avec mon ami Michaël Löwy, actuel membre du groupe surréaliste de Chicago, la chance d'exhumer et de publier, est une jeune surréaliste très peu connue, décédée en 1961, Nora Mitrani.

Mais un petit mot, d'abord, pour rappeler ce qu'est le surréalisme ! Au-delà de la définition rapide des premiers temps du mouvement, au début des années 1920, comme : « Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale », le surréalisme, toujours l'affaire de petits groupes d'hommes et de femmes, est une manière d'être au monde autour de quelques grandes valeurs, l'amour, la connaissance, le rêve, la révolution, et de la quête du merveilleux dans la vie quotidienne. Les noms des plus célèbres des surréalistes, comme Salvador Dali ou René Magritte sont parfois connus du grand public, mais la plupart d'entre eux, qu'ils aient produit une œuvre ou non, restent méconnus. Le surréalisme présente également la particularité d'être présent dans de nombreux pays, d'être international – des deux noms que j'ai cités, Dali est catalan et Magritte belge !

On ne connaît généralement pas très bien l'histoire du surréalisme de l'après-guerre, l'histoire de ce groupe de jeunes hommes, surtout, qui sont venus rejoindre André Breton après la seconde guerre mondiale et son retour de l'exil américain, et qui pour certains d'entre eux, vont l'accompagner jusqu'à sa mort, en 1966 – à une époque où Breton tend à remettre en cause la notion même de groupe, déclarant notamment à José M. Valverde, dans un entretien en septembre 1950 au *Correo Literario de Madrid* : « Le Surréalisme n'a jamais été qu'association libre, spontanée, d'hommes désirant donner cours à l'activité qu'ils jugeaient le plus en rapport avec leurs façons communes de penser et de sentir. Entre eux s'établit d'emblée une sorte de charte définissant dans ses grandes lignes une attitude poétique, sociale, philosophique qui ne peut être transgressée sans entraîner la rupture avec l'esprit (et la communauté) surréaliste ».

« Une silhouette menue, des yeux noirs très doux qui semblent toujours regarder ailleurs, un sourire léger qui creuse à peine une fossette dans la joue rebondie — seul le voile mélancolique qui ombre parfois son visage trahit, peut-être, des

blessures passées », dit d'elle Stéphanie Caron<sup>1</sup>. Nora Mitrani, est née à Sofia, en Bulgarie, en 1921. Ses parents, d'origine judéo-espagnole et italienne, arrivent à Paris dans le courant des années trente. Pendant l'occupation allemande, Nora Mitrani doit se cacher et poursuivre ses études sous un faux nom. Elle s'intéresse à la fois au catholicisme, dont elle s'éloigne cependant rapidement, et aux idées trotskystes et anarchistes. Elle suit des études de philosophie à la Sorbonne, rédige une thèse à propos de Malebranche, philosophe et théologien français du XVII<sup>e</sup> siècle, et de Maine de Biran, philosophe du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, précurseur de la psychologie. Sa mère et une grande partie de ses proches meurent à Auschwitz. Comme le signale Stéphanie Caron, encore, elle y fait une allusion discrète dans un petit texte de 1952, « La flamme et son ombre » : « Mais assez longtemps, la nuit ne fut pour moi qu'une nuit allemande sans soleil secret, la longue nuit confusionnelle qu'habitent les monstres. Elle me convenait assez pour que je n'y cherche point l'exigence de lumière, diamant qui se dissimule au cœur du plus profond minuit. La découverte de l'humour peut être une grâce tardive ».

Par l'intermédiaire d'Alain Gheerbrandt, alors libraire et éditeur à Paris, elle rencontre Hans Bellmer à la fin de 1945 et à partir de 1946, elle participe aux activités du mouvement surréaliste, collaborant aux revues et signant les tracts, notamment *Rupture inaugurale*, réaffirmation du caractère révolutionnaire du surréalisme et de son indépendance face aux appareils politiques : « Le rêve et la révolution sont faits pour pactiser, non pour s'exclure. Rêver la Révolution, ce n'est pas y renoncer, mais la faire doublement et sans réserves mentales ». A ce titre, elle signe également les exclusions des peintres Victor Brauner et Matta mais pas celle de Max Ernst. Elle est associée à l'*Exposition internationale du surréalisme* inaugurée le 7 juillet 1947 à la galerie Maeght tout comme elle l'est à l'exposition internationale du surréalisme organisée à la galerie Daniel Cordier sous le titre EROS en décembre 1959, elle qui écrivait à propos de l'érotisme : « Miroirs l'un pour l'autre, ne voient leurs doubles les quitter, timides, pour aller s'embrasser silencieusement sur une autre planète, car le jeu érotique, qui se caractérise toujours comme second mouvement, signifie pour l'amour à la fois sa culmination et son épuisement prochain, à trop s'aventurer sur ce terrain glissant de la conscience de conscience, réfléchante-réflétée à l'infini ». Elle est alors l'une des premières et rares femmes du groupe de l'immédiat après-guerre, avec Elisa Breton et l'inamovible Toyen. Alain Jouffroy, membre du groupe à la même époque, se souvenait d'elle comme d'une « belle femme charmeuse, un peu libertine et ne s'en cachant pas, pas féministe, individualiste, assez révolutionnaire d'esprit, avec le sens de la provocation ». Elle rejoint plusieurs

---

<sup>1</sup> « Nora Mitrani, surréaliste au si secret visage ». Revue *Mélusine*.

fois Hans Bellmer à Toulouse, fréquente Joë Bousquet à Carcassonne, devient le modèle de Bellmer pour de nombreuses photographies – érotiques – et dessins : on découvre son corps et ses attitudes les plus intimes dans les dessins d'Hans Bellmer consacrés à *L'Histoire de l'Œil* de Georges Bataille ainsi que dans un hommage au marquis de Sade. Peu soucieuse de notoriété et même de publications, la jeune femme semble avoir largement contribué à sa propre occultation, bien qu'elle collabore régulièrement aux revues surréalistes de la période, et produit avec Bousquet et Bellmer, qui parlait d'elle comme d'une « sœur de l'impossible », une série d'anagrammes<sup>2</sup>, c'est-à-dire de mots ou expressions obtenus en permutant les lettres d'un mot ou d'une expression de départ. C'est ainsi que « Rose au cœur violet », emprunté aux *Chimères* de Gérard de Nerval et plus exactement au poème « Artémis », devient « Cœur violé osa tuer », « Ouvre-toi, ô la sucrée ! » ou encore « Se vouer à toi, ô cruel ! ». Ces anagrammes, qui encadrent dans sa version définitive le petit essai « Rose au cœur violet » qu'elle consacre à Bellmer, seront publiés, après sa mort, par Éric Losfeld dans un livre intitulé ... *Rose au cœur violet* avec un ensemble de textes sur des sujets très variés parmi lesquels Sade, qui la fascine particulièrement<sup>3</sup>, la sexualité féminine, la science-fiction ou le principe d'analogie à propos duquel elle fait observer : « Inscrit dans la trame du réel, aucune force au monde n'aura jusqu'à ce jour réussi à l'étouffer. Car son contenu est trop extraordinairement enfantin : les mêmes processus s'accomplissent par analogie dans la partie comme dans le tout, dans la conscience comme dans l'objet, dans le corps humain comme dans le système solaire » ... Ce petit essai qu'elle consacre à Hans Bellmer montre clairement qu'elle n'est pas simplement l'objet des fantasmes de l'Allemand, mais une authentique complice, voire une instigatrice, amatrice de ce scandale dont elle admirait tant les effets dans son œuvre autant que chez Sade, Bataille ou dans *Histoire d'O* de Pauline Réage et qu'elle définit ainsi dans le catalogue de l'exposition EROS: « Dévoilement brusque, à des fins de provocation ou de défi, de ce que la société et la morale conventionnelle ne tolèrent que camouflés : les parties dites honteuses du corps humain, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'existence de la torture, mais aussi l'éclat trop insoutenable d'un être en décalage avec son environnement ».

Avec ces lignes d'introduction à « Scandale au si secret visage », un texte, consacré à Sade qu'elle publie en 1950 dans *L'Almanach surréaliste du demi-siècle*, elle montre également très bien la manière dont elle conçoit le scandale, et il est encore question de voile : « Si la vérité surgissait absolument nue, elle

---

<sup>2</sup> Mot ou expression obtenu en permutant les lettres d'un mot ou d'une expression de départ.

<sup>3</sup> Elle devient, fait observer Stéphanie Caron, « la première femme sadienne du surréalisme ».

serait belle sans être terrifiante ; mais, première née de la flamme, un voile de fumée recouvre son grand corps admirable. De se laisser ombrager le corps se devine mieux encore ; le voile ambigu est à la vérité son impudeur mortelle ; il se nomme scandale » ... « Mitrani », fait observer Stéphanie Caron, « resitue Sade dans une généalogie de penseurs maudits qui, depuis les “iconoclastes du géocentrisme, du théocentrisme, de l’anthropocentrisme”, se perpétue jusqu’à Hegel ou Marx. Tous furent, selon elle, “accusés, battus, humiliés”, pour avoir substitué au principe d’identité celui, occulte, d’analogie ». C’est aussi ce qu’elle va dire, dans des termes légèrement différents, dans *La Raison Ardente*, dont « Scandale au si secret visage » apparaît comme une première mouture.

Après sa rupture avec Bellmer, au tout début des années cinquante, elle se rend au Portugal pour y faire une série de conférences. En 1950, à Lisbonne où elle séjourne quelques temps chez un oncle fortuné, elle rencontre les surréalistes portugais et notamment le poète Alexandre O’Neill, avec qui elle aura une liaison ... torride. A cette époque, coexistent au Portugal deux groupes surréalistes actifs et rivaux, animés essentiellement par O’Neill et les deux grandes figures que sont Mario Cesariny et Artur Cruzeiro Seixas. C’est là qu’elle prononce, en janvier 1950, à Lisbonne, cette très importante conférence, restée inédite en français, que Michaël Löwy et moi-même avons le plaisir de présenter aujourd’hui, *A Razão ardente – Do Romantismo ao Surrealismo, La Raison ardente – Du Romantisme au Surréalisme*, qui nous paraît être un texte déterminant pour comprendre le tournant « ésotérique » du surréalisme après la deuxième guerre mondiale. Ce texte est publié, dans la traduction d’Alexandre O’Neill, dans la cinquième et dernière livraison des *Cadernos surrealistas*, la revue des surréalistes portugais. Elle quitte le Portugal en laissant définitivement derrière elle un Alexandre O’Neill désespéré auquel la police politique de Salazar a refusé un passeport lui permettant de la suivre. Il ne s’en remettra jamais et après la mort de Nora, en 1961, il lui dédiera encore un poème d’amour, « Un adieu portugais » :

*Dans ce tournant si tendre et lancinant  
que va être, qu’est déjà ta disparition  
je te dis adieu  
comme un adolescent  
je balbutie de tendresse  
pour toi.*

À son retour en France, Nora Mitrani écrit une série d’articles critiques sur le régime salazariste, intitulée « Au pays de Salazar. Portugal 50 » qui est publiée dans *Franc-tireur* sous le pseudonyme de Daniel Gautier. C’est aussi Nora

Mitrani, trop tôt disparue pour avoir eu le temps de laisser une œuvre conséquente, qui a été la première à faire connaître en France les écrits de Fernando Pessoa.

Au début des années 1950, lors de leur première rencontre, elle réalise un entretien avec Julien Gracq au sujet de sa traduction de la *Penthésilée* de Kleist. Il est publié en février 1954 dans le numéro 2 de la revue *Médium*.

Toujours au début des années 50, Nora Mitrani est admise en tant que sociologue au « Groupe de Recherches sur la Sociologie de la Connaissance et la Sociologie de la Vie » du C.N.R.S. Elle y travaille dans un centre de recherches dirigé par Georges Gurvitch. Elle y côtoie également Pierre Naville, qui a été membre du tout premier groupe surréaliste. Elle entreprend la rédaction d'une thèse sur la technocratie et la techno-bureaucratie, une critique des systèmes technocratiques non dépourvue de liens avec son engagement surréaliste. L'enquête restée inachevée qui en résulte est publiée dans les *Cahiers internationaux de sociologie* entre 1955 et 1958. « Pourquoi ce sujet avait-il retenu son attention ? », s'interroge Jean Cazeneuve dans un hommage publié par la *Revue Française de sociologie*, et il ajoute : « Il est difficile de voir comment les tendances littéraires surréalistes de Nora Mitrani auraient pu l'orienter vers ce choix. Du moins son attachement à certaines valeurs esthétiques peut-il expliquer sa réaction d'artiste devant la froide et inhumaine manipulation technique à l'égard des projets technocratiques. On note parfois chez les esprits les plus curieux un goût pour les recherches antithétiques ». Ainsi, lors d'une intervention dans un programme de la BBC sur le surréalisme, organisé par Jacques Brunius le 9 février 1960 – auquel elle participe en compagnie d'Octavio Paz, Joyce Mansour et Robert Benayoun – et qui sera publié dans le numéro 12 de la revue *Bief*, le 15 avril 1960, Mitrani critique impitoyablement l'idéal technocratique, partagé par l'Occident et l'URSS : « l'homme de la civilisation de masses a fait une misérable affaire. Il a échangé son indépendance, sa liberté de l'esprit, pour un niveau de vie plus élevé, pour une consommation de 'signes extérieurs'. Pour le surréalisme, cet échange est misérable, et il n'existe pas de marché au monde qui puisse nous satisfaire ».

« Au centre de la vie amoureuse » de Julien Gracq à partir de 1956, elle séjourne en sa compagnie à Venise, chez André Pieyre de Mandiargues, ou à Saint-Cirq Lapopie, chez André Breton. Toujours très discret, aussi bien par pudeur que par respect, sur cette relation quasi-clandestine, Julien Gracq évoquera plus tard sa compagne en parlant d'une personne « véhémement et souvent passionnée, qui s'est peu souciée à l'époque d'être entendue hors du cercle un peu fermé du surréalisme de l'après-guerre, mais qui, pour avoir dû se taire si vite, n'a pas

perdu son pouvoir d'alerter l'oreille ». Aujourd'hui encore, les documents la concernant dans les archives Gracq ne sont pas consultables.

Nora Mitrani meurt d'un cancer du sein le 22 mars 1961. « D'emblée », écrit alors Breton à Julien Gracq, « j'avais été sensible au timbre de ce qu'elle écrivait et qui lui était propre, un très bel alliage du noble et du grave avec l'ardent »<sup>4</sup>.

Avec *La Raison ardente*, cette conférence qu'elle prononce, en véritable porte-parole des surréalistes parisiens, en 1950 à Lisbonne, Nora Mitrani – et c'est ce qui fait à mon sens l'importance du texte que j'ai édité avec Michaël Löwy – donne une des premières analyses, claire et concise, du tournant vers l'ésotérisme qu'André Breton, « un de ces grands aventuriers de l'esprit » qui se sont « insurgés contre les limitations imposées par la logique, contre les insuffisances de la raison » mais ont aussi « aspiré à transformer le monde, à lever les interdits qui pèsent sur le destin de l'homme » et à ouvrir « une brèche dans la nuit morale »<sup>5</sup>, fait définitivement prendre au surréalisme après son retour d'exil.

« “Le grand responsable (nous serions tentés de dire le grand coupable) de cette chasse au vertige qui s'appelle le rationalisme des temps modernes, est Descartes” », y tonne-t-elle. Ce verdict sévère est très rapidement rendu dans *La Raison ardente*, et l'on voit clairement que Descartes incarne, pour elle, ce qu'elle nomme la « tradition du jour », apollinienne, caractérisée par l'esprit de séparation, le sens de la mesure et de la clarté, qui va être, un peu plus tard, au cœur de ce que l'on nomme la pensée des *Lumières*. La pensée, en effet, des philosophes dits « des *Lumières* », Diderot, D'Holbach, D'Alembert, Helvétius, Voltaire et alii dans leur diversité, trace l'esquisse d'une société de progrès sur tous les plans. Or, sur celui des idées scientifiques, il semble bien qu'elle se soit cependant, au fil du temps, emballée sous l'effet d'une sous-idéologie du Progrès, précisément, et en ait oublié ou gravement sous-estimé la remarque d'un des pères de l'humanisme, Rabelais, pour qui « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Même s'il n'est pas question de remettre en cause les apports des *Lumières* dans des domaines tels que l'Universalisme, cher à Kant, qui continue de figurer au nombre de nos boussoles, cette philosophie des *Lumières* pose néanmoins objectivement les bases de ce qui deviendra la raison positiviste, la raison dure, dirai-je, dont les graves débordements technicistes nous mènent en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle au seuil d'une catastrophe en particulier

---

<sup>4</sup> Lettre du 25 mars 1961 à Julien Gracq.

<sup>5</sup> Marc Eigeldinger (Sous la direction de), *André Breton – Essais et témoignages*, Neuchâtel, La Baconnière, 1950.

écologique susceptible de provoquer la disparition de l'espèce humaine, la technique ayant depuis longtemps, comme en témoignent en particulier les divagations transhumanistes ou les manipulations génétiques et les travaux les plus poussés sur l'Intelligence Artificielle, échappé au contrôle de la conscience.

Or cette raison positiviste, liée à la « tradition du jour », s'oppose frontalement à ce que Mitrani appelle donc la raison ardente, procédant de la « tradition de la nuit », dionysiaque, dans laquelle s'inscrit ce qu'elle présente comme « la lignée royale du romantisme au surréalisme », dont elle écrit : « L'expérience surréaliste (fut) de tout temps, dans la mesure où elle coïncide avec l'expérience poétique ». C'est le mérite du surréalisme, affirme aussi Mitrani, « d'avoir renoué avec la tradition noire, d'avoir retrouvé à travers le romantisme allemand les grands secrets perdus des alchimistes et des chevaliers de la quête du Graal ». Et, c'est de cette « tradition de la nuit » que relèvent, par exemple, selon elle les œuvres de Hegel, Sade, Marx, Freud, aussi bien que celles de Rimbaud, Nerval, Lautréamont ou Breton, « qui ont en commun », souligne-t-elle, « d'être sous-tendues par un principe occulte d'analogie, qu'elle définit comme la perception des rapports qui régissent la totalité du monde »<sup>6</sup>.

Si nous retournons, toutefois, à l'époque où s'organise la *Royal Society* à Londres, à l'époque où rayonne la loge parisienne des *Neuf Sœurs*, à l'époque où la publication de *L'Encyclopédie* pose les bases d'un monde nouveau, on constate que se développent dans toute l'Europe des systèmes de pensée très différents, maçonniques, philosophiques voire parascientifiques qui connaissent un énorme succès et ouvrent la voie à une tout autre approche du monde, pourtant tout aussi respectable. Je veux parler ici des systèmes de ceux que l'on appelle les Illuministes, tous spiritualistes, à une époque où, il est vrai c'est la norme, qui jouent *aussi* un rôle considérable, bien que le plus souvent passé sous silence, dans la formation des idées dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup>, c'est à dire à l'apogée des *Lumières*. Les plus célèbres d'entre eux sont Martinès de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin, son disciple, inspirateur de ce qui deviendra le Martinisme, Joseph de Maistre, voire Franz-Anton Mesmer, dont la doctrine du magnétisme animal enthousiasme tous les nantis de la fin du XVIII<sup>e</sup> et dont la *Société de l'Harmonie Universelle* a recours à des formes et des rites de type maçonnique. Charles Fourier, plus tard, auquel Breton devait consacrer une *Ode* en 1947, donne un écho encore plus fort à ces idées qui l'ont nourri en élaborant, avec sa *Théorie des quatre mouvements*, là aussi basée sur l'harmonie, une authentique « pensée de la dissidence économique, passionnelle, sociale ».

---

<sup>6</sup> Stéphanie Caron, op.cit.

Cette autre pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle suit des voies plus souterraines que celle des *Lumières*, moins visibles, mais tout à fait fécondes. Par l'intermédiaire d'un certain Louis de Divonne<sup>7</sup>, ce « Chevalier errant de la théosophie » qui est proche d'elle, les idées des Illuministes atteignent en effet Madame de Staël qui les transmet à son ami Chateaubriand, plus ou moins à l'origine, avec d'autres, de ce premier romantisme français, qui se développe en partie en réaction contre le rationalisme de l'époque précédente. Goethe, romantique s'il en est, notamment dans sa période *Sturm und Drang*<sup>8</sup>, avance que « le sentiment est tout » (*Gefühl ist alles*) inaugurant un courant de pensée, amplifié par les poètes Hölderlin ou Novalis, qui ne place *plus* la raison au tout premier plan. Sans entrer dans les détails, ces aspects du romantisme, caractérisés par une authentique imprégnation ésotérique, vont se transmettre d'une certaine manière à leurs successeurs symbolistes – également très marqués par l'occultisme puisque nombre d'entre eux sont initiés, théosophes, martinistes, rosicruciens ou francs-maçons – puis aux surréalistes, lesquels vont développer pour leur part ce concept de *raison ardente*, qui vaut réhabilitation « du principe occulte d'analogie ou perception des rapports qui régissent la totalité du monde », un principe d'analogie « de tout temps jugé maudit ou de mauvais aloi », conçu comme moyen de dévoilement du monde vu « comme un organisme vivant, une totalité ». Mais réhabilitation aussi, parce qu'« on ne saurait transformer le monde si on ne réforme pas la structure de l'imagination qui aura cessé d'être la folle, la pauvre folle enfant victime, pour devenir la seule force lucide concrète de l'homme »<sup>9</sup>, de l'imagination, cette « folle du logis » des rationalistes, bannie notamment par ... Malebranche<sup>10</sup> pour qui elle s'oppose à la connaissance vraie et corrompt le langage.

Car cette « tradition de la nuit », que vante Nora Mitrani, trouve en effet sa plus belle traduction dans la poésie en son expression la plus pure, perçue comme « connaissance des rapports », dans « la toute puissante faculté d'investigation de ce qu'il est convenu d'appeler la rêverie poétique ». « Toutes les fois », écrit-elle, « qu'une poésie s'illumine de quelques éclats d'authentique nuit, nous reconnaissons en elle le signe de l'efficacité ». Et elle ajoute, un peu abruptement : « Tel est le romantisme allemand, valable malgré les excès mystiques où il est parfois tombé, tel est, non pas le romantisme français, mais le seul Gérard de Nerval », on y revient, « considéré dans les lycées français

---

<sup>7</sup> Louis de La Forest-Divonne (1765-1838), adepte et héritier spirituel de Louis-Claude de Saint-Martin.

<sup>8</sup> « Tempête et passion » : Révolte du sentiment, de l'intériorité contre la superficialité abstraite des *Lumières*.

<sup>9</sup> « Refaire de fond en comble l'entendement humain », dit Breton.

<sup>10</sup> C'est en fait ... Voltaire qui attribue cette maxime à Malebranche, disciple un peu déviant de Descartes !

comme un poète mineur ; pour cette même raison enfin, l'expérience surréaliste n'aura pas encore fini de susciter de nouvelles ferveurs ». Car le surréalisme, « au premier plan (des) préoccupations (duquel) », « tout à côté du mot d'ordre de connaissance du monde, brille et brûle le désir de sa totale transformation », est « conquête de l'irrationnel afin d'arriver, non pas à un irrationalisme mais à un surrationalisme, conquête de dimensions nouvelles, création d'autres besoins et d'autres objectifs afin que redevienne libre la circulation entre le monde, le nôtre, le trop humain, et les mondes, les autres, ceux qui fascinent et font peur »... « C'est que l'aventure est grave », fait-elle observer, « on n'en revient jamais le même. Certains pour avoir refusé de tricher quelque peu y sont définitivement restés » !

En d'autres termes, Nora Mitrani – et à travers elle André Breton – travaillent à la réhabilitation de la raison ardente, qui participe totalement de la tradition de nuit, contre la raison positiviste, liée, elle à la tradition de jour, cette raison positiviste qui a bien failli, sous l'impulsion d'Auguste Comte, devenir elle-même une religion !

Ainsi, au-delà d'une pensée des *Lumières* qui a montré, par les dérives qu'elle a permis dans le domaine écologique notamment, ses limites dont nous voyons aujourd'hui qu'elles sont précisément celles de l'abîme<sup>11</sup>, c'est à cette *raison ardente*, héritière de la *face cachée des Lumières*, que nous devons, de mon point de vue, ainsi que le proposent Nora Mitrani et à travers elle André Breton, nous fier, comme semble aujourd'hui le faire une partie de la jeunesse, pour retrouver à travers la quête infinie du merveilleux dans le quotidien et les grandes valeurs du surréalisme, l'Amour, le Rêve, la Révolution et bien sûr la Connaissance, la voie d'un développement harmonieux de l'humanité dans la liberté, l'égalité et la fraternité *réelles* sous le pavillon noir, il va de soi, de la *tradition de la nuit*.

**Patrick Lepetit**

---

<sup>11</sup> C'est Jürgen Habermas, à son tour, qui, à propos des *Lumières*, parle des "promesses non-tenues de la modernité".